



LES
FRANCISCAINES
DEAUVILLE



LES SPORTS

POUR LA BEAUTÉ DU GESTE

EXPOSITION

27 JANV. > 12 MAI 2024

lesfranciscaines.fr

Leo Caillard, Néon Discobolus, 2015. Collection de l'artiste



David HOCKNEY
Olympische Spiele München 1972.
1972
Tirage papier
Nice, ©Collections Musée national du sport du sport

Le Sport, pour la beauté du geste

L'exposition *Le sport, pour la beauté du geste* explore le geste sportif dans sa dimension physique, technique et spirituelle. Le parcours de l'exposition montre à travers huit disciplines sportives l'esthétique du geste d'un athlète, une source d'inspiration pour les artistes.

SOMMAIRE

1. La Promesse?	p. 3
2. Le Sport, pour la beauté du geste	p. 4
3. Commissariat d'exposition et scénographie	p. 5
4. Parcours de l'exposition	p. 5
5. Focus sur 5 œuvres	p. 10
6. Les prêteurs	p. 15
7. Catalogue	p. 15
8. Autour de l'exposition	p. 16
9. Visuels disponibles pour la presse	p. 17
10. Les Franciscaïnes	p. 18
11. Informations pratiques	p. 19

LA PROMESSE?

L'exploration du geste sportif dans sa dimension artistique, technique et spirituelle

Avec cette nouvelle exposition *Le Sport, pour la beauté du geste, Les Franciscaines* s'inscrit dans cette année, enthousiasmante, où la France accueille les Jeux Olympiques d'été, cent ans exactement après les avoir organisés en 1924. Il était naturel que la ville affichât ainsi son intérêt pour le sport car, comme les habitants et les estivants le savent, Deauville est une ville sportive.

Certaines équipes internationales viennent profiter depuis quelques années du Pôle OmniSports et de ses équipements de haut niveau. Pour dire la mesure de l'ancienneté de cet intérêt, rappelons par exemple que René Lacoste vint ici arracher la qualification de la France en Coupe Davis 1927, et que le golf s'y pratique depuis les années 20.

Plus surprenant peut-être, et l'exposition le révèle, il y eut des rings en plein air qui ont vu quelques boxeurs en découdre... Sans parler des sports qui ne sont pas volontairement évoqués dans cette réflexion, notamment les sports hippiques ou équestres qui seront traités un jour dans une vaste exposition sur le cheval.

L'originalité de l'initiative aux Franciscaines tient au sujet que le commissaire, Thierry Grillet, a retenu pour parler du sport : faire un zoom sur l'unité première de chaque discipline : le geste et, parfois, le geste fondateur pour une discipline.

Cette approche, qui met le sportif, son corps et sa technique, sous la focale du microscope, conduit au cœur du sport et de son fonctionnement. Qu'est-ce qui émeut dans la compétition, hors l'intensité de l'enjeu, sinon le beau geste de l'athlète. Celui par lequel un sport porte au plus haut ce qu'il est, l'alliance de la force et de la grâce.

Ainsi l'exposition se penche-t-elle sur de nombreuses disciplines – majoritairement olympiques – pour faire admirer des gestes emblématiques, comme le service au tennis, le pénalty au football, la touche au rugby, le lancer du discobole, etc...

Ainsi est-ce le geste du sport, mais revu et transcendé par les arts, qui se déploie dans les différents moments de cette exposition. Dans chaque discipline retenue, les gestes monuments sont évoqués en quelque sorte littéralement à travers les photographies du fond du journal l'Équipe. Puis chaque discipline, avec ses champions, ses hauts faits, est réinterprétée à travers des œuvres d'art anciennes, modernes ou très contemporaines – grâce aux prêts remarquables consentis par les grandes institutions muséales du pays, notamment le Musée national du sport à Nice mais aussi le centre Georges Pompidou, les Gobelins et bien d'autres.

Enfin, une œuvre dite d'extrapolation permet de faire voir autrement le geste et sa signification... Qu'est-ce qui fait l'essence du tennis, du rugby, du plongeon – pour ne prendre que quelques exemples traités dans l'exposition ?

C'est ce que les photographes, les artistes, les cinéastes, les sculpteurs, les dessinateurs révèlent, dans leurs productions, captant dans la seconde ou au terme d'une longue méditation, la beauté dans l'effort.

Cette méditation sur le geste du sportif bénéficie du concours exceptionnel de l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (INSEP), partenaire également de cette manifestation avec des prêts des premières chronophotographies de Georges Demeny, qui fut d'abord l'assistant d'Etienne-Jules Marey à la station physiologique du parc des Princes au bois de Boulogne avant de conduire ses propres recherches sur le mouvement à l'école normale d'éducation physique de Joinville où l'armée française travaillait – avant 1914 – sur les performances physiques du soldat.

Ainsi l'exposition fait-elle un crochet par la science et ses images pour tenter de comprendre le « geste parfait ». Mystère, plus tard, dans les années quarante, un autre scientifique, l'américain Harold Edgerton, tente de percer avec ses fabuleuses images stroboscopiques, du tennisman ou du golfeur...

Philippe Augier
Maire de Deauville
Président des Franciscaines



Antoine BOURDELLE
Héraklès, cinquième étude, 1906-1909
Bronze
Paris, Musée Bourdelle
© Paris Musées / Musée Bourdelle

LE SPORT, POUR LA BEAUTÉ DU GESTE

2

Comprendre le mouvement sportif

par **Thierry Grillet**, essayiste, écrivain, ancien directeur de la diffusion culturelle de la Bibliothèque Nationale de France (BnF).

Sans doute n'y a-t-il pas de meilleure célébration de l'homme en mouvement que celle qu'en donne, à travers d'étonnantes images photographiques au tournant du XIXe et du XXe siècle, le médecin physiologiste, professeur au Collège de France, Étienne-Jules Marey, assisté de son préparateur, gymnaste et violoniste, Georges Demeny. Elles représentent un patient effort de compréhension de ce qui se passe quand un homme marche, saute ou court. A partir de 1882, et durant plus d'une décennie, dans la station physiologique du Parc des Princes, les deux chercheurs interrogent les mouvements des animaux (les chevaux notamment, mais aussi les oiseaux – parce que Marey imaginait en faire le modèle d'aéronefs) et des humains, pour tenter de saisir en profondeur les ressorts de la gestuelle du vivant.

La technique de la chronophotographie, mise au point par Marey, qui permet de fixer sur une même plaque de verre les états successifs d'un corps en mouvement, fonde une véritable science des gestes.

Débarassant de l'illusion que la vue simple renseigne suffisamment sur la locomotion, cette mécanique photographique permet aux scientifiques de dépasser le paradigme anatomique dans l'explication du geste. Le fonctionnement du corps qui court met bien en oeuvre tout un système d'os, de tendons, de ligaments, d'articulations qui peut être comparé à celui de la machine, avec ses cordages, ses leviers, ses poulies.



Toutefois l'anatomie échoue, seule, à rendre compte du mouvement. La cinétique des corps, la cinématique de la trajectoire, la dynamique de l'élan concourent également à la production de la vitesse.

Les images de la chronophotographie permettent ainsi, en décomposant le mouvement, en le géométrisant (par l'artifice de la combinaison noire et de bandes blanches fixées sur les membres) de faire apparaître sa vérité – le tracé curviligne du centre de gravité, les oscillations de la tête, etc.

Grâce à cette première imagerie du corps rapide, l'homme, pour la première fois de son histoire, se comprend dans le mouvement, peut mesurer son geste et tenter de tirer des lois générales.

Après s'être séparé de Marey, Georges Demeny, une fois installé dans son propre laboratoire à Joinville, travaille avec des « sujets d'élite ». C'est en les examinant que ce pédagogue compte mettre au point une méthode d'éducation physique « française » – on est à l'âge de l'affirmation des nations –, qui améliorera les performances du fantassin (l'homme qui court est d'abord un soldat). Trente ans après la défaite de Sedan, la dimension patriotique de l'exercice physique continue d'inspirer la

Service photographique de l'École de Joinville
Foulée de Jules Ladoumègue sur le stade de la Faisanderie (détail)
1927
Négatif sur plaque de verre
Paris, Institut national du sport de l'expertise et de la performance (INSEP)

démarche d'éducation.

Pour la course, c'est le moniteur Steiner qui sert de cobaye. Il n'apparaît pas moins de quatre-vingts fois dans les chronophotographies de Demeny. La précision de l'appareillage photographique de Demeny favorise une vision tout à la fois réaliste et artistique. Steiner, en mouvement, offre le spectacle fascinant d'un corps d'homme puissant de profil.

Le dessin de ses muscles en action, la mise en évidence de la trajectoire, la mesure de l'énergie dépensée permettent de documenter un idéal type du coureur.

Mais le spectacle chronophotographique n'exclut pas non plus la perception artistique de ce nu sculptural qui vaut bien des statues de Praxitèle.

La plaque oblongue où, sur fond noir, se détache l'athlète aux muscles saillants, si bien dessinés qu'on croirait un écorché, raconte en quatre pauses le geste du coureur, mais lui octroie en prime la beauté d'une épure.

L'oeil, appareillé depuis un siècle, des technologies optiques successives de la chronophotographie, du kinogramme, du ralenti ou de la loupe, a pu pénétrer le mystère du mouvement et le dissoudre dans des mesures, des courbes, des intensités.

Mais il n'a jamais toutefois pu expliquer tout à fait la beauté du geste. Qui n'appartient qu'à l'individu, à la manière qu'il a de faire du mouvement, un geste.

COMMISSARIAT D'EXPOSITION ET SCÉNOGRAPHIE

3

Commissaire d'exposition :

THIERRY GRILLET, essayiste, écrivain, ancien directeur de la diffusion culturelle de la Bibliothèque Nationale de France (BnF).

Le parcours se déploie au 1^{er} et 2^e niveau du Musée André Hambourg.

Scénographie : Vaste - Olivia Berthon et Oriana Doya / Graphisme de l'exposition : Atelier ping pong

PARCOURS DE L'EXPOSITION

4

① Introduction

Les JO d'été de Paris 2024 donnent une occasion unique de célébrer le sport au musée.

Les artistes, - poètes, peintres, sculpteurs, photographes, cinéastes -, se sont emparés de cette riche matière pour exalter la beauté du corps humain saisi dans l'effort.

Quel que soit le sport, l'athlète est sommé de discipliner son corps pour le rendre toujours plus performant. *Citius, altius, fortius*, (plus vite, plus haut, plus fort) pour reprendre la devise de l'olympisme.

L'exposition *Le Sport, pour la beauté du geste* observe la performance à la loupe grossissante, fixant le regard sur la brique première de chaque discipline : un geste, fondateur ou suffisamment distinctif pour la symboliser.

Le service au tennis, le penalty au foot, la touche au rugby, le tir à l'arc, le saut au plongeur, la foulée à la course, le jab à la boxe etc.

Le geste, quel que soit son apparence de naturel, est traversé par des déterminismes culturels qui l'inscrivent dans l'histoire d'un corps, au moins autant que dans celle d'une société.

C'est cette épaisseur culturelle dont il est question dans l'exposition.

Les photographies des archives du journal *L'équipe* permettent une lecture littérale du geste, les œuvres d'art, elles, ouvrent le regard à une lecture esthétique.

Chaque section propose une œuvre d'extrapolation qui cherche à établir un lien inattendu, témoignant de l'extraordinaire fécondité du geste, perçu (pour reprendre les analyses de l'anthropologue Marcel Mauss) dans ses trois dimensions - physique, technique ou magico-religieuse.

T.G.



Léo CAILLARD
Néon Discobolus, 2017
Marbre reconstitué, résine, Néons Led
Collection de l'artiste

Maurice DENIS
Le Printemps ou Les Joueuses de volant, 1901
 Maquette de tapisserie non tissée
 Paris, Collection du Mobilier National
 - Photographie Isabelle Bideau



FORGETMAT
 ACE / Roland Garros
 Paris 2022
 Fine art Paper
 Collection de l'artiste
 © Forgetmat

2 Le tennis, geste sculptural

Dans son livre *Le Tennis* (1928), l'un des premiers ouvrages modernes, illustré de kinogrammes sur les techniques de la discipline, René Lacoste écrivait : « de tous les coups du tennis, le service est peut-être le plus important : médiocre, il condamne à subir l'attaque de l'adversaire, un jeu sur deux. Effectif, il permet au contraire de prendre un net avantage ».

Coup prévisible, face à un adversaire prévenu, avec une trajectoire de balle prédéterminée par le carré de service où il doit aboutir, ce geste d'engagement est unique et tire derrière lui tout le tennis. Sans doute parce qu'il concentre une tension singulière, aucun autre coup ne le précède.

Coup né du néant qui cherche à y retourner dans le défaut, toujours espéré, de relance de l'adversaire. C'est un geste presque abstrait. Sculptural.

Avec lui, la partie commence et rêve de se finir en un acte, dans un ace. Tennis « à un coup » pour éviter le tennis « à mille coups » et sa litanie de renvois parfois ennuyeux de fond de court...

T.G.



Jacques TATI
Les vacances de Mr Hulot, 1953
 © DR

3 Le tir à l'arc, geste philosophique

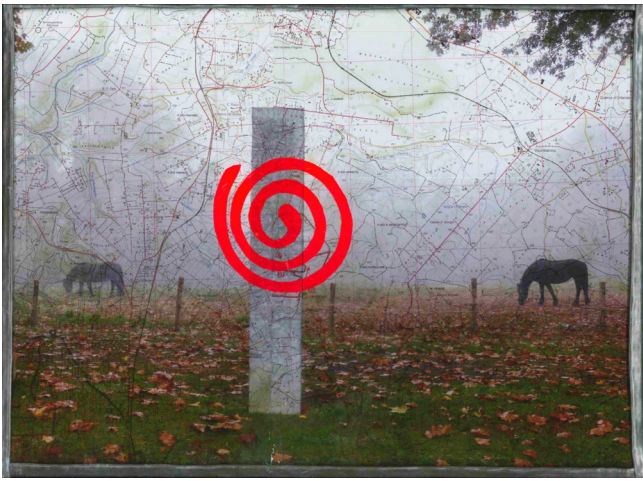
Il est rare qu'une discipline sportive se résume à un seul geste. Le tir à l'arc en est un, et quel geste ! Geste paradoxal qui suppose l'immobilité. L'arc et le corps ne font qu'un. Le bois et le muscle, la corde et les doigts. L'outil – très ancien puisqu'il remonte à notre préhistoire – et le sujet se lovent l'un dans l'autre, manifestant presque ingénument les épousailles de l'homme et de la technique.

Cette fusion du geste « physique », qui tient au corps, et du geste « technique » qui tient à la machine, distingue la discipline.

Mais davantage. Le tir à l'arc a nourri la méditation philosophique sur les fins. Faut-il viser la cible ? Au risque de manquer le but ?

Les stoïciens, dans leur quête de la vie bonne, considéraient qu'il fallait viser la vertu comme cible idéale (skopos), mais que l'important, c'était le but (telos) – s'efforcer d'être vertueux. La sagesse zen du Kyudo – art chevaleresque du tir à l'arc – ne dit pas autre chose en enseignant qu'il faut viser le but, au-delà de la cible...

T.G.



Salvatore PUGLIA
Ruins in the Forest 12 bis, 2022
 Impression UV sur verre, acrylique sur papier, carte de randonnée
 Collection de l'artiste
 © Salvatore Puglia



Antoine BOURDELLE
Héraklès, cinquième étude, 1906-1909
 Bronze
 Paris, Musée Bourdelle
 © Paris Musées / Musée Bourdelle

4 Le rugby, la touche et le geste du danseur

Les gestes du rugby obéissent aux règles innombrables de ce jeu, apparemment sauvage mais d'une extrême sophistication, où le ballon ne peut aller de l'avant qu'en étant sans cesse envoyé en arrière. Mais il y a mieux : la touche.

Un petit chef-d'oeuvre de geste collectif, entre architecture, échecs et danse. Le lanceur patiente. Les joueurs entrent dans un ballet mécanique où ils ne cessent d'échanger leur position dans la ligne. Puis le mouvement se fige. Un homme s'élève, soulevé par des « lifteurs ». La pyramide puissante et fragile à la fois culmine à plus de trois mètres. Les bras se tendent. Le ballon est capté tout en haut de cette tour éphémère.

Auparavant prohibé, l'ascenseur a intégré la touche moderne depuis 1997, après accord de l'instance internationale du rugby. Car c'est le génie de ce jeu éminemment démocratique que d'organiser une forme de parlementarisme autour des règles. Plutôt que d'interdire, le world rugby, après consultation des joueurs et des arbitres, a élaboré de nouvelles règles, engendrant ainsi cette chorégraphie de « joueurs portés ».

T.G.



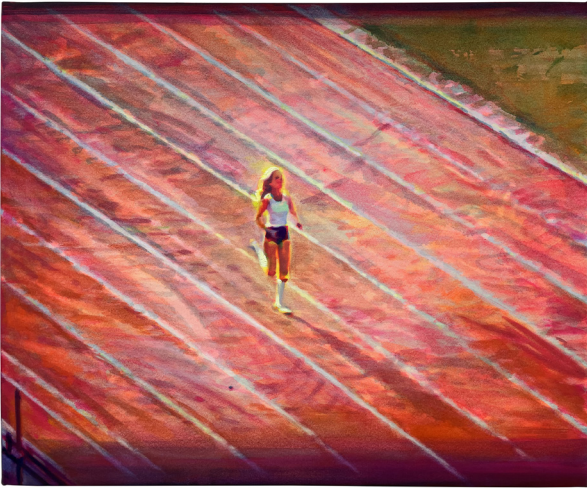
Edouard LEVE
Rugby, Sans Titre, 2003
 Photographie, Tirage Lambda collé sur aluminium
 Paris, Courtesy Galerie Loevenbruck
 © Succession Edouard Levé, courtesy Loevenbruck, Paris.



Edouard LEVE
Rugby, Sans Titre, 2003
 Photographie, Tirage Lambda collé sur aluminium
 Paris, Courtesy Galerie Loevenbruck
 © Succession Edouard Levé, courtesy Loevenbruck, Paris.



Pierre DOUTRELEAU
Twickenham, 1970
 Huile sur toile
 Nice, Musée National du Sport
 © Collections Musée National du Sport



Nina CHILDRESS
Goldengirl, 2023
 Huile sur toile
 Don des Amis des Franciscaines
 Courtesy Galerie Art Concept
 © Nina Childress
 © ADAGP, Paris, 2024

5 La course, la foulée aux pieds ailés

Comme dans la langue, la foulée est cette unité minimale qui se développe en une longue phrase dans la course. Quelle qu'elle soit. Dans *Plaisirs des sports* (1925), Jean Prévost, le normalien sprinter, relit une course qu'il a perdue, comme un traceur africain, en la remontant à l'envers et en interprétant les insuffisances de telle ou telle foulée à travers les empreintes de ses chaussures.

Toute course est une écriture. Le pied du coureur, lorsqu'il foule le sol, loin de s'y écraser, doit le frôler comme s'il fallait prendre soin de ne pas réveiller les esprits qui y dorment. Caresse de vent.

La course aspire au ciel. Les petites ailettes aux pieds d'Hermès, dieu coureur porteur des messages, témoigne de ce lien. Les pas de l'homme qui court voudraient idéalement s'arracher à la gravité. La foulée compte pourtant sur la terre, au moins pour deux de ses trois temps : propulsion, (suspension), rebond.

Cette mécanique horlogère coordonne le mouvement, engage le pied, la jambe, le corps, les bras et la tête. Et au-delà, l'esprit !

T.G.



Madeleine THERY
L'arrivée, 1942
 Huile sur toile
 Nice, Musée National du Sport
 © Collections Musée National du Sport

6 Le plongeon, geste séraphique

L'Angleterre et les pays scandinaves développent deux conceptions opposées du plongeon au XIXe siècle. Ici, c'est une pratique de nageur (c'est un pays à tradition maritime), là de gymnaste. Ici une expérience de l'eau (épreuve de distance nagée sous l'eau – le « diving » – ou même une épreuve de distance sous l'eau, sans aucun mouvement – le « plundging »), là, du vide, avec des sauts de haut vol depuis des plateformes à dix mètres.

Ici, un spectacle lent – aussi fastidieux que le criquet –, là, un art acrobatique à couper le souffle. Ici, une performance qui se mesure (temps passé ou distance parcourue), là un jugement esthétique ouvert à l'évaluation.

Ces deux modèles alternent lors des Jeux olympiques du début de siècle – Paris 1900, Saint-Louis (USA) 1904, Londres 1908, Stockholm 1912.

Londres en 1908 renonce définitivement au « plundging ». Le modèle nordique s'impose alors avec ce geste séraphique, le saut « suédois », plus connu aujourd'hui sous le nom de saut de l'ange...

T.G.



Yves KLEIN
Le Saut dans le vide, 1960
 Photographie
 Collection privée
 Action artistique d'Yves Klein
 © Succession Yves Klein c/o ADAGP, Paris 2024 -
 Collaboration Harry Shunk and János Kender
 © J.Paul Getty Trust. Collaboration Harry Shunk,
 1924–2006 et János Kender, 1938–2009. Getty
 Research Institute, Los Angeles (2014.R.20)



André STEINER
Plongeur à la piscine Molitor, 1934
 épreuve gélatino-argentique, Paris, Centre Pompidou
 - Musée national d'art moderne - Centre de création
 industrielle © Martine Husson
 © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand
 Palais / Samuel Kalika

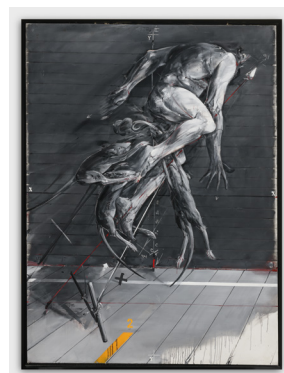
7 Le saut en hauteur, geste hippie

Le saut est élévation. Avec Dick Fosbury, cette élévation prend un air cool aux JO de Mexico (1968) parce qu'avec ce saut en dorsal, le geste ressemble à la génération hippie, profondément libertaire. Fosbury étonne alors le monde entier, comme s'il dédaignait le conformisme du saut (tout le monde saute pareil !), au bout de sa course d'élan, il tourne le dos au sautoir. Et lorsqu'il le passe, superbe, il ne le regarde pas, il l'ignore.

En lévitation au-dessus de la barre, Fosbury a les yeux grands ouverts sur le ciel. En ventral, son regard se serait heurté à la terre. Une philosophie nouvelle s'est insinuée dans le saut. Comme Copernic qui osa penser un jour que c'était la Terre qui tournait autour du Soleil et non l'inverse, Fosbury ose quitter la terre des yeux pour regarder les cieux.

En phase avec l'époque, l'athlète montrait la voie : ne plus fixer la barre. Mais fixer les étoiles. Préférer la verticalité du rêve à l'horizontalité de la compétition, le zénith contre l'horizon.

T.G.



Vladimir VELICKOVIC
Poursuite 77, 1977
 Huile sur toile
 Marseille, Musée d'art contemporain
 © Ville de Marseille, M.Vialle-C.
 Almodovar
 © ADAGP, Paris, 2024

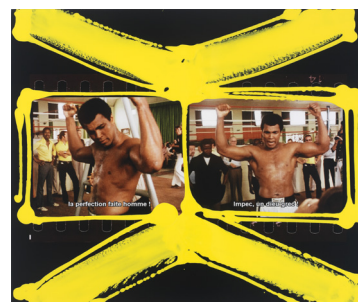
8 La boxe, le geste jazz

Dans la boxe, le geste est un coup. Le boxeur vaut par sa manière de décliner les coups, de les agencer dans un flux, de les organiser dans une stratégie. Aussi est-il plus délicat de vouloir en isoler un qui serait plus significatif. Sinon peut-être le jab, le direct du bras avant, premier coup que l'on apprend, b.a.-ba de la boxe. Simple, universel, riche, il sert autant à marquer la distance, à repousser, qu'à frapper en attaque.

Dans le jab, tous les boxeurs se reconnaissent. Chacun le sien. Pour beaucoup, c'est le début d'une phrase musicale, l'entame d'un enchaînement, qu'ils « notent » comme on noterait, sur une partition, un rythme de batterie. Jab, crochet, uppercut. Un, deux, trois. Ou jab, crochet, crochet. Un, deux, deux, etc. Chacun son tempo.

Un combat de boxe, à cet égard, a des allures de « standards » de jazz que deux solistes, rompus à l'improvisation, rejouent à l'infini.

T.G.



William KLEIN
Ali se vante, Kinshasa, Zaïre, 1974
 Tirage au gélatino-bromure d'argent
 monté sur PVC
 et laque glycérophtalique
 William Klein Estate
 Paris, Galerie Art Concept
 © William Klein Estate



Léo CAILLARD
Néon Discobolus, 2017
 Marbre reconstitué, résine, Néons Led
 Collection de l'artiste

LÉO CAILLARD NÉON DISCOBOLUS

Léo Caillard, artiste à la formation scientifique, s'est fait connaître en 2012 par une série de photographies – *Hipsters in stone*.

Avec l'humour d'un Dalí (détournant la statuaire antique avec sa Vénus de Milo aux tiroirs), faisant se télescoper le présent et le passé, il rhabillait ainsi les marbres antiques du Louvre à la mode contemporaine – dont, alors déjà, le *Discobole*, un chef-d'œuvre sculpté au Ve siècle avant J.-C. par l'artiste grec Myron.

L'original en bronze de cette sculpture antique ne nous est connu que par les (nombreuses) copies en marbre de l'époque impériale réalisées à Rome – dont la plus célèbre d'entre elles, le *Discobole Lancellotti*. Cette œuvre de Léo Caillard appartient à la série intitulée *Light Stone*. Moulage de poussière de marbre de Carrare et de résine mêlées, strié de disques de néons, ce *Discobole* enchevêtre la lumière et la pierre, la matière et l'immatériel. En conjuguant ces deux extrêmes, d'opacité et de lumière, l'artiste introduit une tension dans ce corps d'athlète, ainsi plongé dans un étrange bain de lumière froide.

Contradiction qui se répercute dans une esthétique singulière de clair-obscur digital, conforme à l'atmosphère de notre société aux écrans rétro-éclairés. En réinterprétant ce chef-d'œuvre de la statuaire antique, Léo Caillard prolonge ce mouvement de « copies », reconduisant à travers les siècles la représentation emblématique du geste de ce sportif en train d'exécuter un lancer.

Même si les experts, en analysant rigoureusement la position du modèle, ont conclu à l'inefficacité de la gestuelle du discobole de Myron... La statue a acquis, au fil du temps, la valeur iconique d'un modèle, d'un signe – comme, bien plus tard, la statue d'Héraclès archer de Bourdelle. Le discobole, dans sa simplicité, c'est l'idéogramme de l'effort qui tord le corps. La pierre se fait mouvement, accentué et amplifié par cette spirale de lumière qui ondule autour du corps.

Comme autant de « disques » qui entrelardent la pierre. Le néon, matériau propre au langage du pop art, inscrit toutefois cette figure, ainsi « allumée », dans l'esthétique originelle du jeu vidéo, celle que l'on retrouve sublimée dans le film *Tron: Legacy* (2010). « J'appartiens en effet à cette génération qui est née avec une culture visuelle numérique, je suis un artiste de l'époque digitale », confirme l'artiste. Cette sculpture, unique en son genre, est « comme une statuaire découpée en tranches de data », traduction de ce mouvement de pénétration des objets culturels du passé par la culture numérique.

T.G.



David HOCKNEY
 Olympische Spiele München 1972 1972
 Tirage papier
 Nice, © Collections Musée national du sport
 du sport

Quatre séries de sept artistes, soit vingt-huit parmi les plus prestigieux Européens du moment, se succédèrent. Mais le dispositif ne conduisit ni Hartung, ni Hundertwasser, ni Poliakoff, ni Soulages, ni Vasarely ni les autres à cher - cher une expression artistique adaptée au support, en s'emparant du thème des Jeux olympiques.

Seul ou presque, l'Anglais David Hockney, l'une des icônes du pop art, exploita cette commande pour proposer une affiche qui, tout en étant le prolongement de son œuvre, réussit à lui donner une nouvelle extension.

L'épreuve du plongeur ne pouvait que rencontrer l'univers de David Hockney, occupé de piscines aux couleurs aigues marines. C'est en quittant l'Angleterre pour la Californie en 1964 qu'Hockney, alors trentenaire, survole en avion les milliers de petites surfaces bleues qui scintillent au soleil de Los Angeles. Ces bassins privés, contrastant avec l'anonymat des piscines publiques britanniques, sont un choc esthétique, un événement déclencheur pour son œuvre.

Loin de la grisaille d'une Angleterre pénalisant encore l'homosexualité, Hockney s'installe dans une Californie plus libérale. Il réalise alors en 1967 trois plongeurs, *The Little Splash*, *The Splash*, *A Bigger Splash*. Aucune de ces toiles ne fait apparaître le corps du plongeur. Juste l'éclaboussure d'un corps avalé par la piscine. L'érotisation de cette pénétration de l'eau, où l'écume blanche témoigne presque ingénument de l'instant de la jouissance, transforme ces piscines en symbole d'une libération des corps.

Sur l'affiche des JO de Munich en revanche, le peintre a bouleversé ses repères. Il faut donner à voir le sportif. Alors Hockney concentre son regard sur le geste, si technique dans cette discipline, de l'entrée du corps dans l'eau. Il s'agit justement pour le plongeur ne pas faire de « splash » et de se fondre délicatement dans l'eau. L'image arrêtée de l'athlète, tête en bas, buste à la verticale, bras regroupés en avant, qui s'apprête à toucher l'eau, n'a pas renoncé à évoquer la dimension érotique du geste.

T.G.

DAVID HOCKNEY OLYMPISCHE SPIELE MÜNCHEN

Passer de la toile, support noble, unique, et où l'artiste a toute latitude pour faire œuvre à l'affiche, support multiple, cadré par un programme, suppose que les artistes adhèrent à une démarche, forcément plus contrainte.

A partir des Jeux olympiques de Stockholm 1912, le CIO (Comité International Olympique) met en place une réglementation très stricte régissant la conception (graphisme), la réalisation (procédé d'impression) et la diffusion (commercialisation) des affiches de chaque olympiade. Ainsi, aux JO de Munich 1972, une affiche fut diffusée pour chaque sport représenté (21 sports au total).

MAURICE DENIS, LE PRINTEMPS OU LES JOUEUSES AU VOL



Maurice DENIS
Le Printemps ou Les Joueuses de volant,
1901
Maquette de tapisserie non tissée
Paris, Collection du Mobilier National
- Photographie Isabelle Bideau

Maurice Denis est le chef de file et théoricien des Nabis, « les prophètes », ce groupe d'artistes post-impressionnistes apparu à la fin du XIXe siècle et qui, notamment avec Paul Sérusier, promeut une esthétique toute de formes épurées, de couleurs en aplats et – référence présente dans ce terme de nabi (en hébreu « prophète ») –, cultive l'idée d'une dimension spirituelle de l'art.

Ce projet pour une tapisserie, « dans l'idée de la femme à la Licorne, mais moderne », commandée par la manufacture des Gobelins, ne dépassera pas le stade de l'esquisse. Maurice Denis devra attendre une trentaine d'années avant de voir un projet de tapisserie accepté par l'institution.

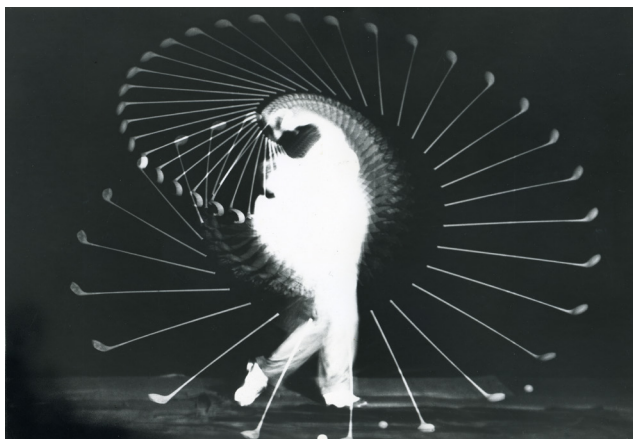
Il choisit pour l'heure le thème du jeu de volant, qu'il avait déjà mis en scène pour un grand panneau décoratif acquis alors par Étienne Moreau-Nélaton. Dans l'œuvre de Maurice Denis, le motif du corps et du sport n'apparaît que sous sa forme discrète du « loisir ». Ainsi, le jeu de volant est-il récurrent et inspire de nombreuses œuvres, qu'il s'agisse d'huiles sur toile, de panneaux décoratifs ou même, comme ici, d'esquisse pour une tapisserie.

Faire de ce motif le sujet d'une tapisserie revenait à élever le sujet, éminemment féminin, au rang des motifs de chasse, plus traditionnels alors dans la confection de ce type d'objets. Le jeu de volant, comme on l'appelle alors, est un loisir bourgeois, pratiqué en plein air.

Maurice Denis en suit l'évolution, lui qui dans les années trente peint des scènes de jeu de raquettes, avec balle. Version sociale du sport, lointain cousin du tennis et du badminton, le jeu de volant, dans sa légèreté – le « volant » – séduit le peintre. Cette activité, plutôt féminine, y exalte la grâce des corps. Pratiquée dans la nature, comme ici dans la forêt de Saint-Germain, avec au fond la « mare aux canes » (motif de prédilection du peintre), ce jeu paraît symboliser l'esprit du temps. Les figures féminines, habillées avec élégance ou nues, joueuses, baigneuses ou simples formes alanguies assises sur la nappe, sont florales, végétales. Les joueuses, femmes-arbres que la nature enveloppe, symbolisent cette sensibilité végétale de la Belle Époque, qui infuse dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Les gestes qu'esquissent les joueuses, notamment un « service », rappellent toutefois la présence du corps, mais dans le contexte d'un rêve. C'est comme si les Muses qu'on trouve chez Puvis de Chavannes venaient s'amuser dans cette nature voluptueuse.

T.G.



Harold Eugene EDGERTON
Bobby Jones taking a swing, 1938
Tirage postérieur sur papier aux sels d'argent
Paris, Galerie Française Paviot
© Galerie Française Paviot

HAROLD EUGENE EDGERTON BOBBY JONES TAKING A SWING

Ingénieur, chercheur, entrepreneur américain, pionnier de la photographie ultra-rapide, Harold Edgerton révolutionne au 20^e siècle la saisie photographique du mouvement.

Edgerton, dès les années trente, met au point alors son flash au xénon, qui produit des éclairs de très grande intensité lumineuse et aux durées extrêmement brèves – de l'ordre du millionième de seconde.

Il s'agit ainsi, sur les traces d'Eadweard Muybridge, qui avait décomposé le mouvement d'un cheval au galop, de rendre l'invisible visible. Le stroboscope (ou stroborama), inventé en 1921, ne donnait que des photographies de mauvaise qualité. A partir de 1929, Edgerton conçoit des dispositifs qui permettent de l'améliorer.

Certaines de ses photos stroboscopiques (dont la qualité et la composition décident le MOMA à les exposer en 1937), sont devenues des icônes de cette branche de la photographie, à mi-chemin entre science et art. Ainsi du cliché de la goutte de lait et sa couronne, ou de la balle traversant une pomme, une ampoule ou une carte à jouer !

Au moment où l'Amérique célèbre la voiture, les autoroutes et la vitesse lors de l'Exposition universelle de 1939, autour de son intitulé conquérant, « The World of Tomorrow »,

Ingénieur, chercheur, entrepreneur américain, pionnier de la photographie ultra-rapide, Harold Edgerton révolutionne au 20^e siècle la saisie photographique du mouvement.

Edgerton, dès les années trente, met au point alors son flash au xénon, qui produit des éclairs de très grande intensité lumineuse et aux durées extrêmement brèves – de l'ordre du millionième de seconde.

Il s'agit ainsi, sur les traces d'Eadweard Muybridge, qui avait décomposé le mouvement d'un cheval au galop, de rendre l'invisible visible. Le stroboscope (ou stroborama), inventé en 1921, ne donnait que des photographies de mauvaise qualité. A partir de 1929, Edgerton conçoit des dispositifs qui permettent de l'améliorer.

On peut citer certaines de ses photos stroboscopiques, dont la qualité et la composition décident le MOMA à les exposer en 1937, sont devenues des icônes de cette branche de la photographie, à mi-chemin entre science et art. Ainsi le cliché de la goutte de lait et sa couronne, ou de la balle traversant une pomme, une ampoule ou une carte à jouer !

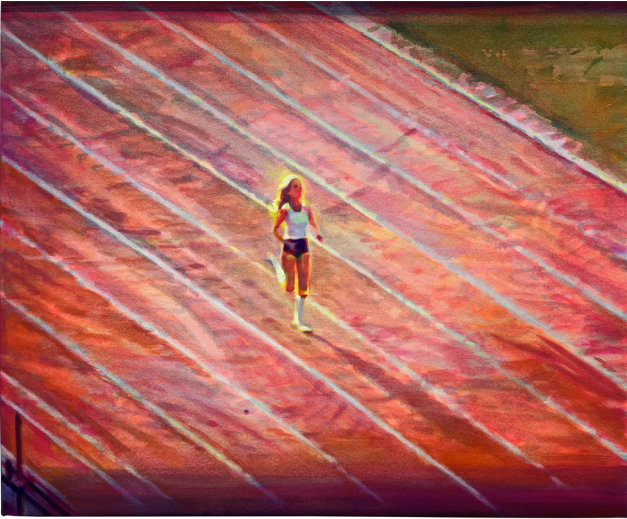
Au moment où l'Amérique célèbre la voiture, les autoroutes et la vitesse lors de l'Exposition universelle de 1939, autour de son intitulé conquérant, « The World of Tomorrow », Edgerton permet à la technique d'entrer plus avant dans le mystère du mouvement, grâce à l'accélération inédite du dispositif de prise de vue.

Une sorte de « merveilleux » photographique s'impose alors, que certains ont appelé le « sublime technologique américain ». Il n'y a rien qui puisse dès lors résister à cette pénétration du regard technique. Edgerton étend son regard stroboscopique aux sports – et plus largement à toutes les disciplines qui mettent le corps en mouvement, comme le cirque avec ses acrobates.

Mais ce sont probablement ses images du swing du golfeur, du saut du plongeur, de la fente de l'escrimeur, du saut du perchiste ou du service du tennis qui demeurent comme des étapes éclatantes dans la perception du geste du sportif.

En 1949, il peut ainsi immortaliser en images stroboscopiques le « service » de la joueuse américaine Gussie Moran. On y observe, comme une révélation, l'élégante arabesque de dizaines de raquettes qui virevoltent, suivant une stricte trajectoire autour de la championne. Le service y apparaît alors bien comme une œuvre, engendrée par un jeu, par un corps saisi dans une chorégraphie singulière, une danse exécutée avec raquette et balle. Sans doute le scientifique regarderait aujourd'hui avec étonnement, le fait que tous les smartphones sont équipés depuis 2010 d'une technologie permettant, sur ses traces, de faire de l'image « en rafale »...

T.G.



Nina CHILDRESS
Goldengirl, 2023
 Huile sur toile
 Don des Amis des Franciscaines
 Courtesy Galerie Art Concept
 © Nina Childress
 © ADAGP, Paris, 2024

NINA CHILDRESS GOLDENGIRL

« Je n'ai pas beaucoup peint le sport – même si je suis une nageuse acharnée, au point de passer mes étés dans un camp équipé de piscines olympiques ! Pourquoi n'ai-je fait que peu de toiles sportives ? C'est que le sport est un piège. On risque de tomber facilement dans l'illustration. C'est ce qui m'a dissuadé. Car je peins non pour représenter, mais pour dire quelque chose sur ce que je représente. Je n'ai que quelques trois ou quatre images de sportifs, dont deux récentes. En 2014, je me suis ainsi emparé de la figure de Michel Jazy, élégant champion de demi-fond, célèbre dans les années soixante. J'étais tombée sur une image de couverture d'un livre qui lui était consacré. La scène m'a inspirée. J'en ai tiré une toile de près de deux mètres, où l'athlète, à l'entraînement, longe un lac, avec sa foulée longue, jambe levée. »

Goldengirl, tableau de dimensions modestes, représente cette fois une femme athlète en train de disputer une course de vitesse – car, à la différence de la compétition d'endurance, elle est restée dans son couloir.

Le chromatisme flamboyant de la toile, produit par l'utilisation de pigments fluo, ajoute à la scène quelque chose d'irréel. Qu'est-ce que cette toile presque abstraite, aux lignes géométriques, aux aplats de couleurs tranchés – piste et pelouse centrale. Utopie négative, dépourvue de public, de bruit, de signes du spectacle sportif comme des dossards, des chronomètres, des logos de marques etc... Et pourtant la crinière or de l'athlète, l'orangé de la piste, situent cette compétition dans une sorte de féerie.

Sur la toile, l'abstraction et la figure rivalisent ainsi – peut-être est-ce même cette rivalité entre le figuratif et son absence, qui charge l'œuvre d'une énergie contradictoire.

La course ramenée à cette figure perdue dans l'espace et solitaire, être miniature ne luttant contre personne sinon contre elle-même, a le coupant d'une allégorie. La femme-athlète est stoppée dans sa foulée à l'instant de l'image-arrêtée. Personnage étrange, la championne pourrait bien accueillir, dans le flou qui la nimbe, la projection de l'artiste, et pourquoi pas, constituer une sorte d'autportrait en sprinter.

Quoi qu'il en soit, elle incarne, dans l'absence de compétiteurs, une solitude paradoxale. Est-elle celle du champion absorbé dans l'effort, ou bien s'agit-il d'une solitude d'une nature plus existentielle ? C'est ce qui fait la singularité de la démarche de l'artiste que de savoir extraire des images ordinaires de la culture populaire, un contenu à la puissante force sémantique. Ainsi semble-t-elle nous dire que, même la pensée la plus haute, a vocation à se nicher au creux d'existences prosaïques. L'artiste a en effet braconné cette image dans un téléfilm américain, intitulé *Goldengirl*, tourné avec peu de moyens dans les années 70. Vue de haut, comme à travers l'optique d'un drone (ou l'œil d'un dieu), « cette peinture parle de la Barbie blonde américaine. Étant née aux États-Unis, j'ai grandi dans cette culture de la perfection et de la compétition. Il faut être la première, la meilleure - médaille d'or, *Goldengirl*. Mais cette jolie sprinter, toute petite dans un espace immense, est inaccessible. Impossible de voir son visage. Son mystère demeure ».

Cette œuvre en forme de méditation portative – toute petite comme une de ces miniatures que les esthètes en voyage emportaient jadis avec eux - semble reconduire une interrogation universelle : pourquoi court-on ? Et vers quel but ? Sinon vers la chute, semble suggérer l'inclinaison du motif tout entier dans une sorte de glissement oblique, à la force d'attraction irrésistible...

T.G.

MUSÉES ET INSTITUTIONS

Bordeaux, Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA
Nice, Musée national du Sport
Paris, Centre Pompidou, Musée national d'Art moderne – Centre de création industrielle
Paris, Fondation Henri Cartier-Bresson
Paris, Mobilier national
Paris, Musée Bourdelle
Paris, Musée Cernuschi
Paris, Yves Klein Archives
Marseille, Musée d'art contemporain
Troyes, Archives Lacoste
Troyes, Musée d'Art moderne
Vitry-sur-Seine, MAC VAL- Musée d'art contemporain du Val-de-Marne

GALERIES

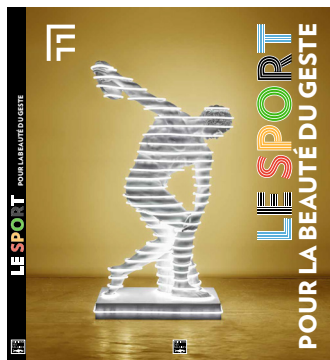
Paris, galerie Art Concept / Paris, galerie Françoise Paviot / Paris, galerie Furstenberg / Paris, galerie Loevenbruck / Paris, galerie Magda Danysz / Paris, galerie Magnin-A / Paris, galerie Polka / Saint Maxime, galerie Regard

COLLECTIONNEURS ET ARTISTES

Jean-Christophe Argillet / Léo Caillard / Nina Childress et l'Association des Amis des Franciscaines / Pierre-Louis Denis
Mathieu Forget / Agathe Gaillard / Serge Kakou / Thierry Konarzewski / Salvatore Puglia / Rakajoo – Baye-Dam Cissé / Paolo et Laetitia Roversi

Avec la participation de :

L'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la défense (ECPAD)
L'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD) est le centre d'archives et de production audiovisuelle du ministère des Armées. À ce titre, il conserve des fonds d'archives audiovisuelles et photographiques qui témoignent de plus de cent ans d'Histoire depuis la Première Guerre mondiale, soit 15 millions de photos et 100 000 heures de films ;
L'Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance (INSEP)
Du journal *L'Équipe* et de l'Agence Presse Sports



Le catalogue de l'exposition, confié pour sa production aux éditions des Falaises, présente l'ensemble des oeuvres exposées, augmentées d'essais, d'entretiens et de notices...

Le catalogue de l'exposition est publié aux Éditions des Falaises.
25 €

AUTOUR DE L'EXPOSITION

8

Dans le cadre de l'exposition *Le sport : pour la beauté du geste* et de l'Olympiade Culturelle, Les Franciscaines déploie une programmation artistique et culturelle pluridisciplinaire pour explorer les liens entre les arts, la culture et le sport. Au programme : des rencontres avec des sportifs et des artistes, des performances, des événements participatifs,... De grands rendez-vous vous attendent !

RENDEZ-VOUS

- Sam. 27 janv.**
11h
- VERNISSAGE de l'exposition *Le sport : pour la beauté du geste* et performance exceptionnelle de **Mathieu Forget**, danseur, chorégraphe, acrobate, photographe, surnommé « The Flying Man ».
-
- Dim. 28 janv.**
16h
- CONFÉRENCE INAUGURALE avec **Georges Vigarello**, historien philosophe, spécialiste de l'histoire de l'hygiène, de la santé et du corps. Il aborde avec panache et érudition l'histoire du sport et des mouvements.
-
- Sam. 17 fév.**
16h
- CONFÉRENCE : Sport et politique, avec **Marc Bourhis**, Directeur général de la Communauté de Communes Cœur Côte Fleurie, ancien directeur des sports à la Ville de Caen.
-
- Dim. 25 fév.**
11h
- SÉANCE DE YOGA géante dans le cloître avec **Elodie Garamond**, créatrice des Tigre Yoga Club et autrice de nombreux romans sur le yoga et le développement personnel.
-
- Ven. 1er mars**
10h30
- ÉVÉNEMENT PARTICIPATIF hors normes autour du hip-hop *Le Dancing* (création 2023)
- Saïdo Lehlouh, Bouzid Ait Atmane et Jimmy Yudat** invitent à découvrir toute la pluralité de la culture hip-hop lors d'un événement participatif hors normes mêlant performances et ateliers d'initiation dans un esprit joyeusement rassembleur. Une performance collective des artistes et une session de danse avec l'ensemble des publics participants clôturent l'événement.
- 19h30
- Spectacle *Earthbound*
- Sept danseuses et danseurs, accompagnés de trois musiciens dans un bouillon de culture hip-hop. Les artistes nous embarquent à la rencontre de nos pratiques corporelles et des leurs sans jugement, sans complexe, l'esprit et le corps ouverts.
-
- Sam. 9 mars**
16h
- RENCONTRE : Le nageur, avec **Pierre Assouline**
- Offrant une époustouflante traversée du siècle, *Le Nageur* est le récit d'une existence tendue vers un but : l'excellence et le dépassement de soi.
-
- Sam. 16 mars**
16h
- CONFÉRENCE : Sport, la boxe. Dialogue avec **Rakajoo**, artiste boxeur, lauréat du prix des Amis du Palais de Tokyo.
-
- Dim. 31 mars**
19h30
- DANSE / THÉÂTRE : *Le Tir Sacré* : un duo qui joue avec la musicalité du commentaire sportif. Entre performance théâtrale et chorégraphique, la deuxième pièce de la chorégraphe **Marine Colard** explore les liens entre le geste et le commentaire sportif.

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE

9

La reproduction de ces visuels est autorisée à titre gracieux uniquement dans le cadre de l'illustration d'articles concernant l'exposition et pendant sa durée, droits réservés pour toute autre utilisation. Il conviendra de faire figurer le nom de l'artiste, le titre et surtout le crédit ainsi que le copyright.

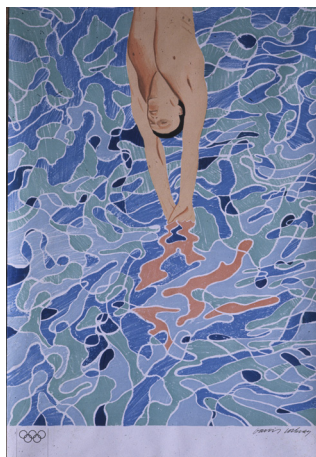
Pour toute demande de visuels, contacts presse en page 20.



Maurice DENIS
Le Printemps ou Les Joueuses de volant,
1901
Maquette de tapisserie non tissée
Paris, Collection du Mobilier National
- Photographie Isabelle Bideau



Forgetmat
ACE / Roland Garros,
Paris 2022
Fine art Paper
Collection de l'artiste
© Forgetmat



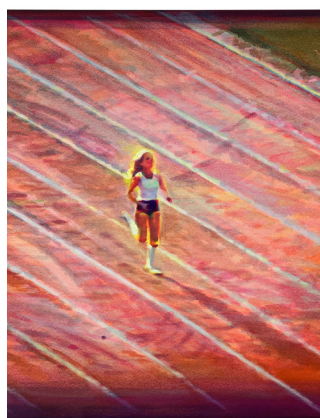
David HOCKNEY
Olympische Spiele München, 1972
1972
Tirage papier
Nice, © Collections Musée national
du sport du sport



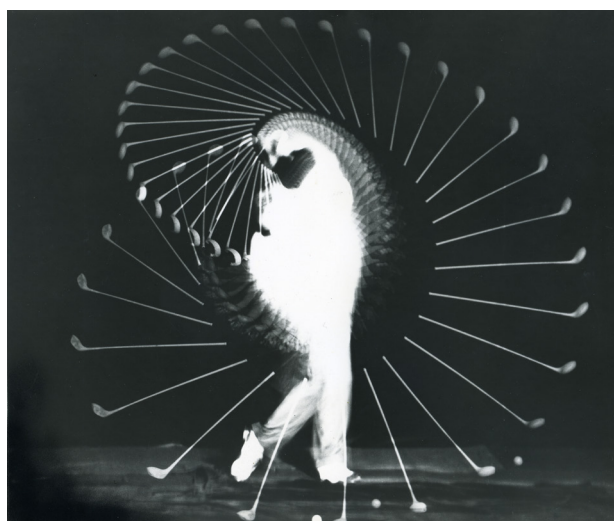
Antoine BOURDELLE
Héraklès, cinquième étude (detail), 1906-1909
Bronze
Paris, Musée Bourdelle
© Paris Musées / Musée **Bourdelle**



Léo CAILLARD
Néon Discobolus, 2017
Marbre reconstitué, résine, Néons Led
Collection de l'artiste



Nina CHILDRESS
Goldengirl (détail), 2023
Huile sur toile
Don des Amis des Franciscaines
Courtesy Galerie Art Concept
© Nina Childress
© ADAGP, Paris, 2024

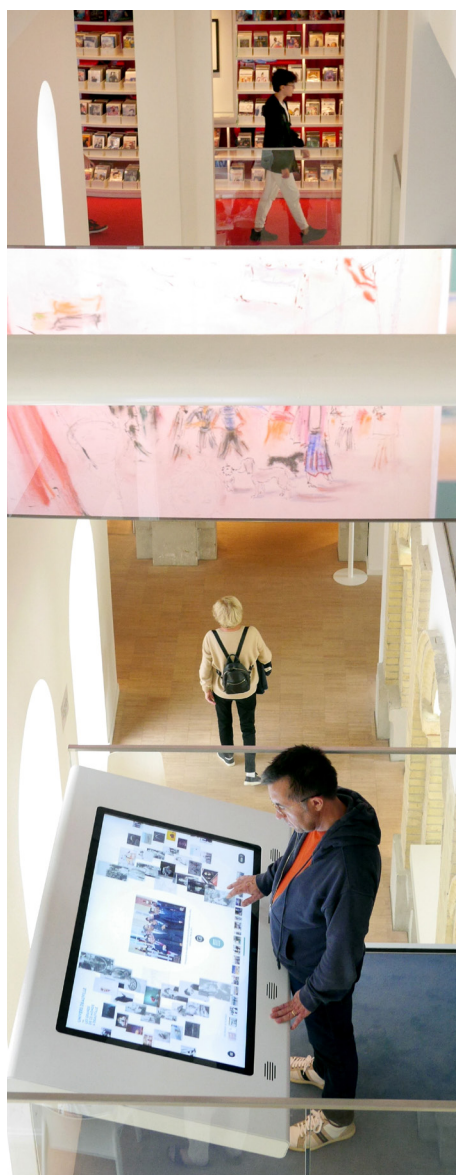


Harold Eugene EDGERTON
Bobby Jones taking a swing, 1938
Tirage postérieur sur papier aux sels d'argent
Paris, Galerie Françoise Paviot
© Galerie Françoise Paviot

LES FRANCISCAINES

10

Ouvert en mai 2021, *Les Franciscaines - Deauville* associe dans des espaces communs : une médiathèque, un musée, des espaces d'expositions et une salle de spectacles. Pour la première fois, du matin au soir, les livres, les œuvres du musée, les rencontres et conférences ainsi que les spectacles et concerts se découvrent et se vivent au sein d'un même site. Ce lieu de vie et de culture, a pris corps dans un ensemble patrimonial remarquable du XIX^{ème} siècle, l'ancien couvent des sœurs Franciscaines, dont il conserve le nom, rénové et réinventé par l'architecte Alain Moatti. *Les Franciscaines* déploie toute l'année une programmation transversale et des expositions singulières pour fédérer et décloisonner les pratiques culturelles en rassemblant les générations. Un lieu intergénérationnel où le visiteur devient acteur de son expérience, où il se sent comme chez lui, dans un espace-temps à part. Avec cet équipement, la Ville de Deauville a créé un lieu unique et novateur qui lui ressemble.



photos © Pierre-Olivier Deschamps Agence VU' / François Louchet

INFORMATIONS PRATIQUES _ 11

HORAIRES

10h30 > 18h30

145 B Avenue de la République, 14 800 Deauville
Du mardi au dimanche.
Fermé le lundi.

CONTACT

contact@lesfranciscaines.fr
Téléphone : 02 61 52 29 20

www.lesfranciscaines.fr

TARIFS

PASS EXPOSITIONS LE SPORT POUR LA BEAUTÉ DU GESTE + VIVE LE SPORT AVEC ANDRÉ HAMBOURG

Plein tarif : 13 €
Abonnés Franciscaines : 8 €
Tarif jeune et solidaire : 5 €

VISITES COMMENTÉES samedi 14h30 (hors billet d'entrée)

Plein tarif : 5 €
Abonnés Franciscaines : 3 €
Tarif jeune et solidaire : 2 €

ABONNEMENT « FRIENDSCISCAINES »

Le Pass Franciscaines est un abonnement annuel aux Franciscaines. Il permet d'avoir accès à une large offre de propositions culturelles dans des conditions privilégiées : expositions, spectacles, concerts... Il inclut l'emprunt de toutes les collections de la médiathèque, un accès aux ressources numériques, un accès illimité au musée André Hambourg, un libre accès au FabLab, des tarifs réduits pour les expositions temporaires et les spectacles etc.

Pass individuel : 60 €
Pass Famille : 100 €
Pass jeune et solidaire : 12 €
Pass entreprise (10 abonnements ou +) : 55 € par pers.

NOUVEAU ! Avec le pass +, profitez des expositions temporaires en illimité ! 92 €



© Pierre Olivier Deschamps, Agence Vu

Bénéficiaires du tarif réduit : abonnés, groupes de 10 personnes minimum.

Bénéficiaire du tarif jeune et solidaire : moins de 18 ans, étudiants*, demandeurs d'emploi et bénéficiaires des minima sociaux.
Gratuité : détenteurs de carte ICOM*, guides conférenciers* ; enseignants (dans le cadre de l'accompagnement de visites scolaires uniquement) ; presse (sur RDV uniquement).

*Sur présentation d'un justificatif *Moins de 27 ans

CONTACTS PRESSE

Presse régionale

contactpresse@lesfranciscaines.fr
tél. +33 (0) 2 61 52 29 24

ILS NOUS ACCOMPAGNENT ET NOUS LES EN REMERCIONS

Les mécènes de l'exposition



econocom



LE DRAKKAR
• DEAUVILLE •



Les partenaires institutionnels



Les mécènes bâtisseurs



Ces mécènes et partenaires contribuent aux côtés des Franciscaines pour construire ensemble une nouvelle vision de la culture. Ils sont répartis en fonction de leur contribution et du projet qu'ils ont choisi de soutenir.

Grâce au mécénat de la Fondation Total, la Fondation du patrimoine a apporté un soutien de 200 000 euros à la restauration du couvent des Franciscaines de Deauville.

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :



contactpresse@lesfranciscaines.fr

www.lesfranciscaines.fr